

Pierre-Henri Tavoillot: «Repas, sexualité, couple, famille, travail... tous les domaines du quotidien sont cernés par la méfiance»

Par **Eugénie Boilait**

Publié hier à 17h05



Pierre-Henri Tavoillot. Fabien Clairefond

ENTRETIEN - Dans son dernier livre, *Voulons-nous encore vivre ensemble ?* (Odile Jacob), le philosophe s'interroge sur la conflictualisation des rapports sociaux et décrit avec précision l'érosion du commun dans nos sociétés démocratiques.

Maître de conférences à Sorbonne Université et président du Collège de Philosophie, Pierre-Henri Tavoillot publie « Voulons-nous encore vivre ensemble? » (Odile Jacob, novembre 2024, 416 p., 23,90 €).

LE FIGARO. - Vous dressez, dès le début de votre ouvrage, le constat d'une « crise du commun ». En quoi consiste cette crise ? Et pourquoi avoir décidé d'écrire à ce sujet ?

PIERRE-HENRI TAVOILLOT. - La crise Covid et le confinement ont été le révélateur d'une interrogation massive sur la vie commune : en vaut-elle la peine ? Cette expérience inédite a cristallisé, je crois, un sentiment général de montée des tensions : l'insécurité, l'enfermement identitaire, le durcissement des clivages d'opinion... jusqu'aux repas de famille, désormais pollués par une infinité de querelles qui vont au-delà des disputes classiques. Désormais, c'est sur le genre (à fluidifier), sur la masculinité (à désintoxiquer), sur la nature (à sauver), sur la Palestine (à déjudéiser), sur la langue (à dégenrer), et même sur la vérité (à déconstruire) que les oppositions se jouent, parfois avec furie. Puis, après l'engueulade, chacun remet son casque sur ses oreilles et le nez sur son écran personnel. La vie commune est ainsi mise en danger, au quotidien, par la double séduction du repli et du conflit. Le but de ce livre est de comprendre les raisons de cette mise en péril et de trouver les moyens de renouer le fil des relations.

Quelles sont les causes de cette situation ?

Nous ne savons plus répondre à cette question toute simple : pourquoi vivre ensemble ? Les réponses étaient jadis claires quand la société était la condition du salut individuel ou quand la nation était une idée sacrée. Après les deux guerres mondiales, ces grandes causes collectives s'effacent au profit de l'objectif de la liberté et du bien-être personnels. Mais, peu à peu, la société elle-même apparaît comme un obstacle à l'épanouissement de l'individu. Voyez, par exemple, le terme d'« inclusion », qui est très à la mode aujourd'hui. Il porte en lui une ambiguïté redoutable. S'agit-il d'aider les individus différents à s'adapter à un collectif ou s'agit-il de forcer le collectif à s'adapter à chaque différence ? Le premier est vertueux : cela s'appelle d'ailleurs l'intégration ; le second est destructeur du commun.

Mon intention avec ce livre était de permettre que les repas de famille ou entre amis se passent mieux, en offrant quelques idées pour que les polémiques violentes se transforment en débats argumentés.

Faut-il en déduire qu'une société d'individus est impossible ? Pas du tout, mais nous n'avons pas encore réalisé ce que cela veut dire. Pour moi, cela signifie que le collectif doit aider les individus à se construire et que, en retour, les individus doivent prendre soin du collectif. Bref, une société d'individus est une société qui fabrique des individus qui fabriquent de la société. Et ces individus-là ont un nom très simple, un peu oublié de nos jours : cela s'appelle des *adultes*, ces êtres étranges qui ne peuvent grandir qu'en faisant grandir les autres.

Pour vous, cet adulte oublié est pourtant le trait majeur de la civilisation démocratique européenne...

Oui, la démocratie européenne est la « civilisation des grandes personnes ». Dans toutes les autres civilisations, seuls quelques individus sont des « grands » ; les autres (femmes, pauvres, vilains, étrangers) sont des mineurs, voire des sous-humains. C'est seulement avec la démocratie, héritière là du christianisme, que tous les humains sont considérés comme des « grands » quelle que soit leur naissance, leur statut social ou leur couleur de peau. L'« adultité » devient la règle et la minorité l'exception. Bien sûr cette civilisation européenne a aussi connu le racisme, le sexisme, le colonialisme... comme toutes les autres. En revanche, c'est la seule, dans toute l'histoire de l'humanité, qui les a dépassés. On s'acharne aujourd'hui à la haïr pour ce qu'elle a été la seule à dénoncer. Elle est accusée de tous les maux, alors qu'elle peut être fière de sa capacité unique à l'autocritique et, plus encore, de son message puissant : tous les humains sont grands, tous les humains peuvent grandir et, grâce aux institutions, ils peuvent grandir ensemble. Pour la simple et très bonne raison qu'on ne peut pas grandir tout seul. Tel est le but de notre vie commune : nous vivons ensemble pour grandir et faire grandir. La question est : en avons-nous encore envie ?

Vous semblez répondre « oui » dans votre livre, alors que bien des indices plaideraient pour le contraire.

Ce serait une folie de nier les signes inquiétants et même de plus en plus inquiétants : l'épidémie de solitude, la fuite dans les liens virtuels, la difficulté accrue du débat, le goût du clash, le succès des scénarios de « guerre civile » qui ont le vent en poupe - lutte des classes, des sexes, des âges, des races, des civilisations. Ces tensions sont incontestables, mais, comme on dit, « *on entend l'arbre tomber, mais pas la forêt pousser* ». J'ai donc tenté, dans ce livre, de prêter l'oreille et de m'intéresser aux phénomènes de reconfiguration du lien : ce que j'appelle les (sept) piliers de la convivialité.

Dans un monde dépourvu de promesse transcendante - paradis ou avenir radieux -, nous sommes tentés de rechercher du sens dans le négatif. À défaut d'idéal, nous misons sur le pire. C'est paradoxal, mais la perspective d'une catastrophe certaine (climatique, budgétaire, migratoire, nucléaire, capitaliste, identitaire ou géopolitique - cochez la mention inutile et plusieurs choix sont possibles !) a quelque chose de rassurant : au moins, on voit clair. Avec ce défaut néanmoins que cela pourrait les relations humaines. Difficile de partager un steak avec vos amis, si vous êtes persuadé du cataclysme climatique ! Complicé d'accepter qu'on vous tienne la porte, si vous êtes convaincue que la galanterie c'est du patriarcat ! Pas facile de cohabiter avec des Blancs si vous affirmez qu'ils sont tous racistes ou avec des musulmans si vous pensez qu'ils sont tous islamistes. Tous les domaines du quotidien sont concernés par ces méfiances : le repas, la sexualité, le couple, la famille, le travail, les débats, la spiritualité.

J'essaie pourtant de montrer que ces conflits sont superficiels et qu'il ne faut pas creuser beaucoup pour apaiser les relations et retrouver le cœur des choses. Le plaisir d'un repas partagé, l'espoir de l'amour, le goût du débat même vif, pouvoir compter sur les autres et être quelqu'un sur qui les autres peuvent compter. Tout cela, dénigré par les idéologies de la discorde, dont le wokisme est l'emblème, me paraît tenir bon envers et contre tout !

Mon intention avec ce livre était de permettre que les repas de famille ou entre amis se passent mieux, en offrant quelques idées pour que les polémiques violentes se transforment en débats argumentés. Je ne garantis pas au lecteur d'avoir réussi, mais j'ai essayé. Comme disait Alphonse Allais à la fin de sa vie : « *Mon seul regret est de n'avoir pas su réconcilier les œufs brouillés.* »

On ne peut pourtant pas se réconcilier avec tout le monde ?

Vous avez raison. Notre démocratie libérale, triomphante après la chute du mur de Berlin, a retrouvé des ennemis, mais elle peine à en prendre conscience. Parmi eux, il y a le fondamentalisme islamiste, dont le projet,

explicitement formulé, est de détruire la démocratie et son pilier : l'école. Avec lui, il n'est pas question de « vivre-ensemble », car il se sert de nos libertés pour les fracasser. Il est conforté, pour cela, non seulement par notre mauvaise conscience postcoloniale, mais encore par le cynisme et la lâcheté d'une partie de la gauche, - et parfois aussi de la droite -, qui voient en eux des instruments de conquête du pouvoir. Nous devons, face à eux, réinvestir la laïcité, qui est une idée d'avenir. Le modèle multiculturel anglo-saxon fonctionne quand les fondamentalismes sont neutralisés, mais dès qu'ils reviennent en force, comme c'est le cas aujourd'hui, il montre ses faiblesses. C'est ce que montrent les émeutes anti-immigrés en Angleterre ou l'échec de la campagne « identitaire » de [Kamala Harris](#). Le combat laïc doit donc être mené sur un double front : contre le fondamentalisme qui détruit et contre le wokisme qui désunit.

Pierre-Henri Tavoillot

Voulons-nous encore vivre ensemble ?



Voulons-nous encore vivre ensemble? Odile Jacob

Voulons-nous encore vivre ensemble? Odile Jacob